



HAL
open science

LA RUSSIE FACE A SA DÉPOPULATION

Gérard-François Dumont

► **To cite this version:**

Gérard-François Dumont. LA RUSSIE FACE A SA DÉPOPULATION. *Agir, revue générale de stratégie*, 2002, 11-12, pp.21-26. halshs-01077510

HAL Id: halshs-01077510

<https://shs.hal.science/halshs-01077510>

Submitted on 30 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Russie face à sa dépopulation

par Gérard-François Dumont

Au seuil du XXI^e siècle, la Russie connaît deux caractéristiques fondamentales, l'une ancienne, l'autre actuelle : elle demeure le pays le plus vaste du monde, mais enregistre la plus forte dépopulation, donc une crise démographique aiguë. Malgré un flux important de retour de Russes des républiques ex-soviétiques, la population de la Fédération de Russie a, à nouveau, diminué en 2000, de 740 000 habitants, et au total, de trois millions et demi d'habitants depuis 1992, passant du maximum de 148,3 millions d'habitants en 1992 à 144,8 en 2001.

L'URSS était traitée dans les publications statistiques internationales comme un continent à elle seule. Malgré son implosion et l'indépendance acquise par quinze républiques auparavant soviétiques, la Fédération de Russie demeure le plus vaste pays du monde, avec plus de 17 millions de km², presque deux fois plus que le Canada, les Etats-Unis ou la Chine, plus de deux fois plus que le Brésil, et six fois plus que l'Union indienne. Mais ce vaste territoire ne possède que la septième rang dans les populations du monde, après avoir été dépassé par le Pakistan dans les années 1990. En effet, malgré un solde migratoire positif dû au retour de Russes habitant auparavant dans les ex-Républiques soviétiques, la Russie enregistre un taux d'accroissement total négatif, sous l'effet d'un solde naturel négatif.

L'importante contraction démographique de la Russie résulte, comme nous le verrons d'abord, à la fois de la baisse de la natalité et de conditions de mortalité peu favorables. Il conviendra ensuite d'examiner la situation de la Fédération de Russie dans les migrations internationales et d'examiner les migrations internes.

La chute de la natalité

Dans les années 1970 et 1980, le nombre annuel des naissances dans la Fédération de Russie dépasse presque toujours le chiffre de deux millions, et avoisine même les 2,5 millions en 1987. Depuis, ce chiffre a diminué de moitié, avec 1,3 million de naissances en 2002, soit un chiffre inférieur de plus d'un million à la moyenne annuelle des années 1980. Une telle diminution s'explique par un effondrement de la fécondité : la Russie, qui était au niveau de remplacement des générations dans les années 1986-1987, n'a plus que 1,2 enfant par femme en 2000, et se situe désormais parmi les plus basses fécondités des pays du monde. Le taux de natalité a diminué dans des proportions presque aussi élevées, se situant depuis les années 1990 à moins de dix naissances pour mille habitants.

Dans une première approche, on pourrait considérer qu'une évolution aussi rapide rappelle dans une certaine mesure celle de l'Italie, de l'Espagne ou du Portugal. Mais le contexte économique est fondamentalement différent. L'Espagne et le Portugal ont abaissé leur fécondité parallèlement à leur entrée rapide dans la modernité économique, en s'intégrant à l'Union européenne, en privilégiant en quelque sorte l'investissement en capital directement rentable au détriment de l'investissement humain dont la rentabilité est pour une part future. Aussi, pendant que leurs fécondités baissaient, l'Espagne ou le Portugal augmentaient considérablement leur produit intérieur brut par habitant, levant les politiques économiques autoritaires qui freinaient l'initiative et l'esprit d'entreprise. La situation de la Russie est tout autre : bien qu'il soit difficile de mesurer le niveau économique par rapport à celui de la défunte URSS, car les statistiques officielles de la période soviétique prêtent à discussion, il est en tout cas certain que la Russie ne peut pas être placée parmi les pays les plus développés. Son produit national brut par habitant est dix fois plus faible que celui des pays d'Europe occidentale.

L'effondrement de la natalité semble donc plutôt refléter une certaine décomposition de la société, le manque de confiance dans les institutions, et le peu d'espoir dans l'avenir. Comme si, en dehors d'une minorité de nouveaux riches souvent sans scrupule, vivant dans le luxe, et issue le plus souvent de l'ancienne nomenclature communiste, la population se sentait abandonnée. En outre, l'habitude d'être assisté semble avoir nui, au moins temporairement, aux capacités de ressort de la société.

Une autre particularité de la Russie est la permanence d'un taux élevé d'avortement, aux environs de deux avortements pour une naissance, ce qui signifie que la faible fécondité n'utilise pas les mêmes moyens qu'en Europe méridionale pour se réaliser.

La baisse de la longévité

Si la fécondité russe s'individualise par son caractère mais non par son niveau, la mortalité russe est en Europe une anomalie par son niveau et par ses causes, anomalie et causes que l'on ne rencontre que dans les pays les moins parvenus à se « désoviétiser » comme la Biélorussie, la Roumanie et l'Ukraine. Le caractère élevé de la mortalité russe s'explique par de multiples facteurs comme l'importance de la mortalité écologique dans un pays qui a utilisé à grande échelle des procédés industriels particulièrement polluants et des systèmes de sécurité inefficaces, comme l'a montré en 1986 la catastrophe nucléaire de Tchernobyl (en Ukraine, proche de la Biélorussie et pas éloignée de la Russie). Selon les critères retenus, Tchernobyl aurait provoqué entre 6 000 et 125 000 morts, mais le bilan mortifère total des pollutions du système industriel soviétique, fort peu respectueux de l'environnement, est et sera beaucoup plus élevé si l'on considère par exemple les produits alimentaires (lait, légumes ou fruits) irradiés par des installations nucléaires non sécurisées, ou plus généralement par les pollutions de l'air ou de l'eau.

Une autre particularité russe dans les conditions de mortalité est la considérable différence d'espérance de vie - 13 ans - à la naissance entre le sexe féminin et le sexe masculin : 72 ans pour les femmes et 59 ans pour les hommes. Aucun pays au monde (n'ayant pas connu un système soviétique) ne présente une telle surmortalité masculine avec une proportion importante de décès prématurés. L'espérance de vie à la naissance du sexe masculin est donc inférieure en Russie à celle de l'Union indienne ou du Bangladesh. Les chiffres indiquent que cette surmortalité, qui augmente régulièrement avec l'âge, est particulièrement forte dans la tranche d'âge 30-39 ans, où elle se trouve trois fois plus élevée qu'en Europe occidentale. La principale raison tient à la consommation d'alcool, huit fois plus élevée chez les hommes que chez les femmes. L'éthylisme a des effets directs sur la mortalité, par exemple avec l'accentuation des maladies cardio-vasculaires, mais surtout des effets indirects en influençant des comportements mortifères. Ainsi la statistique des décès par noyade illustre les effets de l'alcoolisme, avec un nombre de victimes cinq fois plus élevé qu'aux Etats-Unis (dont la population est pourtant supérieure de 80 %). Autre exemple, le taux de mortalité par accidents de la route est trois fois plus élevé qu'aux Etats-Unis, alors que le taux d'équipement automobile est encore très faible. D'autres causes s'ajoutent sans qu'il soit possible de mesurer précisément le rôle de l'alcoolisme pour leur importance : le taux d'homicides est trois fois supérieur à celui des Etats-Unis, le taux de suicides est devenu le plus fort de la planète, dépassant la statistique élevée de la Hongrie qui a représenté, pendant près d'une cinquantaine d'années, le symbole du désespoir d'être enfermée dans la « prison des peuples ».

De multiples flux migratoires internationaux

Une natalité très fortement abaissée et une mortalité masculine particulièrement élevée ont pour conséquence l'excédent des décès et le déficit des naissances les plus élevés du monde, à tel point qu'ils ne sont pas compensés par le solde migratoire. Pourtant, celui-ci, plusieurs centaines de milliers chaque année, s'est accentué depuis l'implosion soviétique avec le retour des militaires russes stationnés en Europe centrale, et les retours de Russes d'anciennes républiques soviétiques. D'ailleurs la proportion des Russes dans la population totale de la Russie a augmenté depuis 1989. Par exemple, les Russes sont restés longtemps majoritaires au Kazakhstan, région stratégique notamment par la richesse de ses matières premières (pétrole, gaz, diamants...). Mais, depuis les années 1990, les Russes y sont minoritaires pour trois raisons : le retour de Kazakhs qui avaient été déportés par Staline, la fécondité moindre des populations russes, et l'émigration vers la Fédération de Russie. Ainsi, le solde migratoire de la Russie avec le Kazakhstan s'est-il élevé à 190 000 personnes en 1995, 135 000 en 1996 et 211 000 en 1997, alors que les chiffres avec les autres anciennes républiques soviétiques pour la même période ne dépassent jamais 100 000, l'Ukraine se situant à la seconde place.

Dans le même temps, la désorganisation russe qui a déjà encouragé le départ des Russes d'origine allemande, les *Aussiedler*, celui de Russes vers Israël, incite l'émigration de populations d'âge actif et d'élites scientifiques vers l'Amérique du nord ou l'Europe, accentuant le déclin démographique. Une autre émigration, surtout importante après 1989, se dirige vers des pays étrangers proches. Elle est probablement due à d'anciens Soviétiques qui rejoignent l'État de leur ethnie, puisque la proportion des Ukrainiens, des Juifs, des Moldaves et des Biélorusses en Russie a diminué de 10 % entre 1989 et 1994. Depuis, l'émigration vers l'étranger proche a fortement diminué. Ainsi, les migrations extérieures s'expliquent surtout par les changements géopolitiques intervenus dans l'espace ex-soviétique. De façon parallèle, les migrations internes modifient le peuplement de l'espace russe.

Les migrations internes

La population de la Fédération de Russie semble s'europeaniser dans la mesure où les districts fédéraux « central » et « du Sud » comptent les soldes migratoires les plus positifs. Le district fédéral « central » correspond en fait aux régions les plus à l'ouest de la Russie, dont la principale ville est Moscou. Le district fédéral « du Sud » inclut essentiellement les régions sud-ouest de la Russie, de la mer Noire à la Caspienne, avec notamment les villes de Rostov et de Volgograd et ne connaît un solde migratoire négatif que dans les secteurs

connaissant des conflits comme la Tchétchénie. Les taux d'accroissement migratoire sont également positifs dans les régions de l'extrême nord-ouest, comme Saint-Pétersbourg. Les évolutions des années 90 donnent le sentiment que la Russie veut s'arrimer à l'Europe : il est vrai que les régions les plus proches des autres pays d'Europe disposent de densités de population plus fortes, d'un niveau moyen d'équipement supérieur, d'activités économiques, et de ressources touristiques, plus nombreuses.

En revanche, dans le tiers central (districts fédéraux de l'Oural et de Sibérie) de la superficie russe et dans le tiers oriental, la densité de la population est généralement très faible, ne dépassant les 10 habitants/km² que dans quelques régions : celles de Novossibirsk, d'Irkoutsk et de Vladivostok. Cet ensemble formant les deux tiers du territoire russe est moins attractif en raison de son équipement plus réduit, et du coût des transports qui désavantage ces zones dont le réseau de communication est lâche. Néanmoins, les districts fédéraux de l'Oural et de Sibérie connaissent un taux d'immigration légèrement positif en raison du souci de la Russie d'exploiter ses considérables ressources : gisements de gaz, de pétrole, de charbon, de métaux non ferreux...

Pour les années 90, le tiers oriental de la Russie (district fédéral d'Extrême-Orient), a enregistré un solde migratoire négatif, et encore plus dans la partie nord-est comme la région d'Anadyr qui a perdu près d'un tiers de sa population en dix ans. Cette moindre capacité d'attraction pourrait se modifier à l'avenir. D'abord, ce tiers oriental possède des ressources très importantes en diamants, or, métaux non ferreux et charbon. Ensuite, l'obtention par certaines régions d'une autonomie peut être bénéfique : par exemple, la République de Sakha (ex-Iakoutie), au centre-nord-est - 3,1 millions de km² et seulement un million d'habitants - est la plus vaste et la plus riche des vingt républiques reconnues de la Fédération de Russie, et a désormais les moyens de son développement, alors qu'auparavant 99 % de sa production était accaparée par le pouvoir central soviétique. Enfin, ces régions d'Extrême-Orient sont en train d'améliorer leur commerce avec l'Asie orientale - Japon, Corée et Chine - et d'obtenir ainsi des financements externes permettant l'exploitation des ressources sans subir les contraintes de Moscou.

Si globalement, la Russie est malade comme l'atteste sa dépopulation, il convient d'être attentif aux dynamiques territoriales et donc à la diversité des évolutions démographiques à l'avenir. Le recentrage de la population sur la Russie occidentale n'est-il qu'un effet temporaire de la recomposition humaine suite à l'implosion soviétique ? Et la perte migratoire du tiers oriental de la Russie n'est-il qu'un phénomène provisoire susceptible de se retourner dans les régions réussissant un meilleur essor économique grâce à leur potentiel et à leurs liens économiques directs avec d'autres pays, grâce à une autonomie acquise en contrepartie de l'acceptation du traité de la Fédération de mars 92.

*

Tout se passe comme si trois quarts de siècle de communisme avaient entraîné une sorte d'apathie démographique, qui accentue les déséquilibres de la pyramide des âges de la Russie. La réalité démographique russe, une sorte d'implosion démographique faisant suite à une implosion politique, est reconnue par des hauts dirigeants. Dans son discours du 8 juillet 2000 sur l'état de la nation, Vladimir Poutine a présenté la dépopulation comme la principale menace pesant sur l'avenir et la sécurité du territoire de la Russie, affirmant qu'un pays aussi vaste « *devrait avoir 500 millions d'habitants* ». En février 2000, le président de l'Académie de médecine, Valentin Pokrovsky, a déclaré que « *la Russie s'achemine vers une catastrophe démographique* ».

Depuis l'éclatement de l'URSS, les dirigeants russes n'ont cessé de répéter que la Russie était une grande puissance et qu'elle devait occuper une place correspondante au sein de la communauté internationale. Mais qu'est-ce qu'une grande puissance ? Un pays aux vastes ressources naturelles, à l'énorme superficie, à une puissante, quoique obsolète, industrie, l'est-il si une large partie de sa population est plongée dans la misère, si ses hommes meurent trop tôt, ses femmes hésitent à procréer, ses enfants naissent malades ? À l'avis d'Elena Bonner, veuve de l'académicien Andreï Sakharov, la Russie ne pourra prétendre au titre de grande puissance que lorsque le niveau et l'espérance de vie de sa population seront ceux d'un pays développé. Il faudra également retrouver une dynamique démographique, à rebours de l'étiollement et du vieillissement accentué en cours. Pour parvenir à ces buts, le gouvernement russe devra déployer une politique permettant la régénération de la Russie.

Gérard-François Dumont est Professeur à l'Université de Paris- Sorbonne et ancien recteur d'Académie.

Notes :

1. Avec des ressources considérables. Cf. la carte de Véronique Méraud, *Population & Avenir*, n° 656, janvier-février 2002, page 10.
2. Gérard-François Dumont, *Les populations du monde*, Paris, Editions Armand Colin, 2001.
3. Rappelons qu'il faut 2,2 enfants par femme pour, assurer le simple remplacement des générations dans un pays connaissant les conditions sanitaires de la Russie.
4. Gérard-François Dumont, *Les Migrations internationales*, Paris, Editions Sedes, 1995.
5. Elena Bonner. Nouvelle Russie, nouveau mensonge. *Politique internationale*, n° 91, 2000, citée par Galina Ackerman, « Dépopulation et situation de la femme en Russie », *Population & Avenir*, n° 658, mai-juin 2002.